

Une femme de son âge

Jack Ludwig

Volume 43, numéro 1 (251), février 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32709ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ludwig, J. (2001). Une femme de son âge. *Liberté*, 43(1), 19–45.

Une femme de son âge¹

Jack Ludwig

traduit de l'anglais (Canada) par Pierre Nepveu

I

Chaque semaine, même de nos jours, madame Goffman demande à son chauffeur de la conduire lentement au pied de la montagne vers l'angle du boulevard Saint-Laurent et de la rue Rachel ; comme elle ne veut pas que quelque vieille commère peut-être encore de ce monde l'aperçoive dans sa limousine aux allures de corbillard, elle descend à deux coins de rues du Marché² et elle fait le reste du parcours à pied, vêtue non pas de laine angora ou de castor chaud, mais de ce manteau en drap usé de couleur noire qu'elle a acheté il y a des années au sous-sol de chez Eaton. Longue, décharnée comme une ombre du soir, Madame s'efforce de sourire. Autrement, elle aurait l'air d'un spectre. À soixante-quinze ans, on peut se sentir chaleureuse,

¹ Cette nouvelle a d'abord été publiée en 1958, sous le titre « A Woman of her Age », dans *Tamarack Review*. Elle figure dans l'anthologie *Canadian Jewish Short Stories* compilée par Miriam Waddington et publiée en 1990 à Toronto par Oxford University Press. L'auteur, Jack Ludwig, est né dans la communauté juive de Winnipeg. Après un bref séjour à Montréal, il a poursuivi une carrière universitaire aux États-Unis. Il a tiré de cette nouvelle un roman, paru sous le même titre : *A Woman of her Age*, Toronto, MacLelland and Stewart, 1973).

² Ce marché très animé, situé en plein cœur de l'ancien quartier juif du Mile-End, a été fermé dans les années soixante.

aimable, gamine même, mais un vieux visage exprime avec difficulté des sentiments amènes. C'est la faute de ses sourcils brun rouge qui ont refusé de blanchir avec le reste de ses cheveux, ses sourcils broussailleux, féroces, avec leur arc ironique qui avait sans doute du mordant lorsqu'elle était une jeune radicale enflammée, mais qui ne sert plus à grand-chose depuis qu'elle a atteint l'âge d'une arrière-grand-mère.

« Wordsworth », c'est ainsi que son fils Jimmy aimait l'appeler. Dans la vitrine d'une pharmacie, elle voit se réfléchir le front large de Wordsworth, les yeux enfoncés, la petite bouche, le menton court. « Mon Dieu, se dit-elle, c'est un sacré bon visage ». Jimmy en avait un semblable. Et aussi son père à elle – qui sait jusqu'où remontent dans le temps ces lèvres violacées, ces cernes sombres autour des yeux, ce teint olivâtre ? Son nez a un petit picotement espiègle, pour attirer sur lui l'attention : elle a aussi le nez large et bossu de Wordsworth, et ce nez mérite le poste éminent qu'il a conquis dans le visage de Madame Goffman. Elle juge tout à son odeur. C'est la raison pour laquelle la résidence d'ambassadeur où elle habite a une senteur si particulière – aussi paisible qu'une église, elle sent l'église. Six jours par semaine, le nez de Madame Goffman tolère cette odeur sèche, tranquille, solitaire, il fait ce qu'un nez est censé faire à Westmount, respirer un peu : mais sur le boulevard Saint-Laurent, un nez est fait pour sentir, et Madame Goffman ne cesse pas de renifler. Les familles se préparent pour le sabbat. Allez Doba, attrape cette oie rôtie, semble lui dire son nez ! Et ces biscuits à la graine de pavots ! Et ce poisson farci ! Boulevard Saint-Laurent, je t'adore !

II

Mitchell, le boucher kasher, eut ce hochement de tête apitoyé qu'il avait toujours en la voyant passer devant sa grande vitrine – canards frais tués et poulets pendus par les pattes, cervelles de bœufs dans des bacs, langues caoutchouteuses, pieds de veaux portant le sceau indélébile du rabbin. Madame Goffman salua Mitchell de sa tête coiffée d'un turban noir, mais le boucher

l'avait déjà saluée et il resta à la fixer des yeux, bouche bée, les mains pressées contre son tablier d'abattoir. Naturellement Mitchell n'est pas dupe : ne sait-il pas très bien que ce magasinage est de la frime et que c'est Madame Grosney, la cuisinière, qui fait les achats et les repas ? Mitchell a entendu parler de ce manteau en laine angora qu'elle ne porte pas au Marché. Mitchell a très bien connu son mari maintenant décédé. Mitchell, comme tout Montréal, connaît l'histoire de la mort de son fils Jimmy.

Quand Simon (qu'il-repose-en-paix !) était encore vivant, les Goffman vivaient ici, parmi le peuple, dans la vraie vie. Maintenant la vie était une curiosité pour Madame Goffman. Six jours à Westmount, l'autre au coin de Saint-Laurent et Rachel, quel arrangement stupide était-ce là ? Un jour elle en viendrait à sévir contre son fils Sidney. L'obligerait à se marier. Le forcerait à vendre cette résidence d'ambassadeur et à mener une vie normale.

Ses sourcils retrouvèrent leur arc ironique. Dis donc, Doba, semblaient-ils se moquer, quand as-tu jamais pu convaincre tes enfants de faire quoi que ce soit ?

III

En face du *Coin des enfants* de Bernstein, une jeune femme pressait son adorable visage sombre contre la vitrine tandis que sa main secouait nerveusement une poussette de bébé. Cheveux noirs, lèvres épaisses, seins nourriciers, une vraie beauté de mère, pensa Madame Goffman ; elle remplacerait bien la Shirley de Jimmy ! Madame Goffman aurait dû avoir droit à une petite-fille de cet âge-là. Une ? Une douzaine !

Quel mal y avait-il à prétendre qu'elle était venue au *Coin des enfants* pour acheter quelque chose à sa petite-fille ou à un arrière-petit-enfant ? Cette seule pensée la remplit de bien-être.

- Bonjour, dit-elle, bonjour ma chère. Comment va le bébé ?

La jeune femme hochait la tête distraitement. Elle n'avait d'yeux que pour l'oiseau blanc dans la vitrine. Si elle en voulait un rose ou bleu, je saurais au moins si mon descendant est un garçon ou une fille, pensa Madame Goffman. Dans les tons graves de sa voix russe elle gazouilla quelque chose au bébé, en s'efforçant d'attirer le regard de sa petite-fille.

– Ma chère, essaya-t-elle encore, qu'est-ce que tu voudrais de beau, hein ?

– L'oiseau blanc, dit la jeune femme sans jamais regarder sa grand-mère, mais il coûte bien cher !

– Vingt-cinq dollars ! Du vol de grand chemin ! s'écria Madame Goffman d'une voix forte, en se disant qu'il valait mieux ne pas trop en rajouter. Son sac à main était bourré de billets – quelques-uns de cinquante, quatre ou cinq de vingt, des dix, des cinq, des un dollar, et même un deux –, elle était fort brouillonne avec l'argent. Chacun de ses sacs était bourré de cette manière, et quelle banque montréalaise n'avait pas un compte au nom de Doba Goffman ? L'argent était pour elle comme une grosse soupe : on la fait mijoter dans une immense marmite, puis on ne sait plus où la mettre. Vous en versez dans un pot, dans un autre, puis un autre – sauf qu'avec Sidney et Jimmy il n'y avait jamais assez de pots. À peine avait-elle mis de l'argent de côté qu'ils en apportaient encore. Elle avait beau tout faire pour s'en départir – des dons de charité, des voyages hebdomadaires à New York pour voir des spectacles et des opéras, des envolées pour Israël ou Hawaï, de stupides cravates Sulka à cinquante dollars la pièce – elle avait beau dépenser à toute vitesse, ils continuaient de remplir ses comptes, de bourrer ses sacs à main, de tapisser les murs, ces hommes à succès, ces imbéciles !

La tête d'un commis de Bernstein apparut dans la porte.

– Du vol de grand chemin, c'est comme ça que vous appelez ça, *babbe* ? dit-il d'une voix indignée. Entrez, je vais vous montrer mes livres.

Des années plus tôt, Madame Goffman se sentait offensée quand on l'appelait *babbe*, grand-mère, mais plus maintenant. Elle tourna la tête et adressa à l'homme un sourire sans gaieté.

– Ma belle, dit-il à la jeune femme, laisse ta *babbe* dehors avec le bébé. Entre. J'ai une vraie aubaine pour le petit.

Elle ne sembla pas entendre.

- Vas-y, chère, dit avec chaleur Madame Goffman. Je vais bercer le bébé.

La jeune femme fit demi-tour avec la poussette et se précipita vers le Marché. Madame Goffman se hâta derrière elle.

IV

Parvenue au coin de Rachel et Saint-Laurent, madame Goffman s'arrêta pour laisser passer une charrette tirée par un cheval. Quelle merveilleuse puanteur pouvait dégager une vieille jument ! Le grincement des roues était une mélodie pour ses oreilles un peu sourdes. Elle se trouvait juste en face du magasin de Simon en haut duquel ils vivaient à l'époque. Vaguement, comme dans un rêve, Madame Goffman rétablit le « S. Goffman et Fils » sur lequel un « J. Olin et Frères » avait été peint. Son nez renifla l'odeur de caoutchouc et de cuir que dégageait le vieux magasin. Ah ! si les parfums français que lui donnait Sidney sentaient seulement aussi bon !

Elle traversa la rue pour rattraper sa petite-fille puis soudain, sans avertissement, des larmes jaillirent de ses yeux, des larmes amères et salées qui se mêlaient à l'odeur de poisson des étalages du Marché Rachel. Arrête, vieille folle, se dit-elle, mais les larmes continuaient de couler.

Elle prétendit qu'elle était une cliente, elle baissa les yeux, elle gratta de ses ongles manucurés la peau froide et visqueuse d'un poisson, elle ouvrit la bouche d'une carpe aux petites dents et caressa les nageoires rigides et glacées de sa main ridée. L'anneau de mariage de Simon y voisinait l'affreux rubis que Sidney lui avait donné pour son dernier anniversaire ; au-dessus des deux se trouvait le cadeau de Jimmy, une montre sertie de diamants.

- *Babbe, babbe*, lui dit une voix douce, pourquoi vous pleurez ?

Elle n'avait pas besoin d'ouvrir les yeux pour savoir que l'homme était nouveau ici : tout le monde, rue Rachel, savait pourquoi Madame Goffman pleurait.

– Un rhume, dit-elle.

– Dans les yeux ? dit la voix incrédule. Alors ce serait peut-être mieux de ne pas toucher mon poisson.

– Écoutez, dit avec fougue Madame Goffman, donnez-moi deux grosses carpes et trois beaux merlans.

– Une vraie commande ! dit l'homme en se frottant les mains. C'est tout à fait votre génération, hein, *babbe* ? Avec les grosses familles, il faut une table bien pleine !

La jeune femme roula sa poussette à côté de Madame Goffman, soupesa un petit brochet, l'air pensif. Madame Goffman se rangea pour donner plus d'espace à sa petite-fille.

– Monsieur, dit la vieille dame au poissonnier, j'ai tout mon temps. Occupez-vous d'abord de cette mère avec le petit.

La jeune femme s'était retournée et replaçait la couverture du bébé. Le poissonnier attrapa une carpe qui frétille de la queue et des nageoires sur le bois humide du comptoir.

Il s'esclaffa.

– De nos jours, une mère peut attendre pas mal plus longtemps que vous, *babbe*. Les femmes de votre génération, vous êtes toujours en train de moudre, de farcir, de cuire – juste comme ma mère (qu'elle-repose-en-paix !) – deux douzaines de personnes à la table du Shabbat, ça n'était pas trop. Mais ces enfants ?

Il pointa du doigt la petite-fille de Madame Goffman.

– Elle va jeter le brochet dans une poêle à frire et en deux temps, trois mouvements, c'est le Shabbat !

Une seconde carpe, de la taille d'un petit requin, s'écrasa mollement sur la première ; les merlans frétille se trouvèrent enfouis dans un amas de papier journal.

– Chère, dit doucement Madame Goffman, il est prêt à te servir.

Cette fois encore la jeune femme ne daigna pas lever les yeux. Madame Goffman voulait crier. – « Aïe, belle au bois dormant, tu ne peux pas répondre quand ta *babbe* te parle ? »

– *Babbe*, dit le poissonnier, ce paquet est trop lourd. Vous habitez près d'ici ? Rue Saint-Dominique peut-être ? Je me charge de vous livrer le poisson.

– Je suis une femme forte, dit Madame Goffman en tendant les bras.

– Je vois, *babbe*. J'espère seulement être aussi en forme que vous quand j'aurai votre âge, dit-il avec enthousiasme. Bon Shabbat ! Amusez-vous bien avec les petits. Vous méritez ce qu'il y a de meilleur. Je peux vous le dire.

– Au revoir, chère, dit Madame Goffman à sa petite-fille.

– Au revoir, au revoir, répondit le poissonnier en se frottant les mains. Suivant ?

V

Dès que les poissons se trouvèrent entre ses bras, ils semblèrent revivre et se remettre à nager – vingt, trente livres de poissons qui se tordaient entre ses faibles bras ! Du poisson ? Pourquoi faire ? Depuis quand au juste avait-elle fait cuire du poisson ? Et il en était resté une odeur si puante dans la limousine de Sidney qu'il avait dû vendre la voiture pour presque rien !

Le paquet de papier journal coulait de toutes parts sur son manteau. S'il en venait à se déchirer, tous les chats de Montréal se lanceraient à sa poursuite ! Avait-elle donc perdu la tête ? Soixante-quinze ans sur cette terre et toujours incapable de résister aux impulsions les plus bêtes !

Ses bras lui faisaient mal, sa figure devenait rouge, son cœur battait furieusement. Il fallait bien une vieille radicale pour agir aussi stupidement ! Et deux coins de rue encore pour atteindre cette bonne bête de chauffeur en train de se prélasser et de se chauffer au soleil. Deux coins de rues ? Elle n'y arriverait jamais. Mais où diable jeter cette chose encombrante ? Dans les poussettes vides éparpillées le long du boulevard Saint-Laurent ? Elle songea à le laisser tomber distraitement sur le trottoir, comme on perd un mouchoir. Peut-être pouvait-elle le glisser au passage

dans la fourgonnette vide stationnée en face ? Qui d'autre qu'une femme couverte d'argent pouvait s'offrir un tel théâtre ?

L'eau des poissons détrempait ses gants, s'égouttait sur les pans de son manteau : un bout de nageoire pointa à travers le papier mouillé, l'œil vif d'un poisson fit coucou. Madame Goffman se vit passer dans une vitrine – un piquet noir, un paquet, des sourcils. Voilà ce qu'elle gagnait avec son sentimentalisme larmoyant !

Triminiuk ! Une trouvaille l'illumina soudain : le capitaine Triminiuk allait la sauver ! Tressautante, haletante, étourdie, le visage tout rouge, elle traversa la rue et tituba dans le Delicatessen de Triminiuk.

Le poisson s'écroula sur le comptoir avec un bruit d'explosion ; les merlans, débridés comme des Cosaques, dansèrent hors du paquet.

– Viens au secours d'une vieille folle, lança Madame Goffman vers l'arrière de la boutique. J'ai une surcharge de poisson.

Elle essuya son manteau avec du papier d'emballage et elle s'écroula, prise d'un fou rire, sur une des vieilles chaises de Gershon. Le Delicatessen du capitaine Triminiuk était le seul à avoir encore ces petites tables rondes en marbre et ces chaises assorties avec des dossiers de broche qui ressemblent à un fléau à tapis. L'air ambiant était comme une brume familière – cornichons à l'ail, pastrami, salami, choucroute, pain de seigle, Triminiuk lui-même qui semblait tout droit sorti d'un fumoir.

D'un pas militaire – il ne marchait jamais d'un pas normal – Triminiuk lui jeta un regard borgne qui, comme d'habitude, réprouvait tout en elle. Il se tint à l'attention, les manches retroussées jusqu'aux aisselles, le col sans cravate boutonné au cou, la veste déboutonnée, comme d'ailleurs en partie son pantalon. L'un de ses yeux était presque clos, l'autre d'un turquoise éclatant, et sa moustache était raide, jaunie par le tabac.

Quarante ans plus tôt, lorsqu'elle et Simon avaient fait la connaissance de ce vieux renard, il sortait tout juste de l'armée russe, ex-cuistot rendu borgne par une goutte de graisse bouillante. Depuis lors, Triminiuk s'honorait lui-même et s'accordait, tous les dix ans à peu près, un nouveau grade. Il avait maintenant atteint le titre de capitaine. Et la perte de son œil était maintenant le résultat d'un coup de sabre pendant la guerre russo-japonaise.

- Du poisson ? renifla-t-il.

- Sois gentil. Aide-moi à m'en débarrasser, Gershon, dit-elle sur un ton séducteur.

- Tu me fais la charité, Doba ?

- Ne joue pas au quêteux avec moi, espèce de bandit, s'esclaffa-t-elle. Tu veux être indépendant, alors sers-moi un thé au citron.

Il resta immobile. Elle avait depuis longtemps renoncé à expliquer quoi que ce soit à cette vieille tête de pioche de Triminiuk. Tout ce qu'il voyait en Doba Goffman, c'était la jeune radicale enflammée devenue Madame S. Goffman, membre éminente d'une synagogue orthodoxe et patronnesse de la folie que le succès de ses fils lui avaient apportée. Pas la peine de tenter de convaincre Gershon qu'elle avait joint les Orthodoxes pour protester contre le passage de ses fils aux Juifs réformés de style anglican ! Si tout ce beau monde était resté boulevard Saint-Laurent, elle n'aurait jamais même mis les pieds dans une synagogue. Mais quand ils avaient grimpé à Westmount et acheté cette énorme résidence d'ambassadeur, quand ils s'étaient vantés d'avoir une vue sur l'île des Sœurs et qu'ils l'avaient conduite dans un temple où le rabbin se tordait la bouche de telle manière qu'on savait qu'il avait appris l'hébreu non pas à la maison mais à l'université, alors oui, pour protester, elle était redevenue une vraie Juive ! Si Gershon avait vu les déplorables plats de style juif que cette ex-radical qui ne connaissait rien à la cuisine forçait ses gros bonnets de fils à manger – il aurait dû savoir qu'elle tirait toutes ses recettes juives de la revue *Better Homes and Gardens* !

Gershon ne tolérait aucune explication. Pour lui, elle était coupable de trahison. Pire ! Elle était peut-être même sioniste !

– Mon thé, capitaine, dit Madame Goffman.

Triminiuk regarda vers la porte.

Une grosse femme, les cheveux décoiffés, les mains enfoncées dans les poches déchirées d'un gilet blanchi de farine, poussa plusieurs enfants devant elle dans le magasin et s'arrêta pour souffler en murmurant et en grattant ses poches. Ses sandales rose et turquoise laissaient voir ses cors aux pieds.

– Capitaine, dit-elle d'un ton nasillard, mes enfants sont encore venus me manger tout rond. Une souris ne trouverait plus la moindre miette ! Herbie et ses marmots, Gertie et ses petits souillons, quatre ou cinq déjà, et encore grosse par-dessus le marché, avez-vous jamais vu autant de malheurs ? On dirait des millionnaires de Westmount. Si vous n'avez pas les moyens d'avoir des enfants, ayez-en pas, je n'arrête pas de le répéter !

Madame Goffman vit que Triminiuk voulait couper le sifflet à cette femme.

– Madame, dit-il de sa voix militaire, que puis-je faire pour vous ?

L'une des enfants, une fillette d'environ sept ans qui avait les cheveux noirs, les yeux noirs et les dents très avancées, dévisagea Madame Goffman.

– Maman, Madame Goffman à demi sourde l'entendit-elle chuchoter, pourquoi est-ce que la vieille dame est toute en noir ?

– Donnez-moi une couple de pains de seigle pour leur clore le bec, dit la femme d'une voix stridente, un salami, et puis quelques tranches de...

– Maman, dit la fillette en se cachant derrière sa mère et en fixant Madame Goffman, est-ce que c'est une sorcière ?

– Tammy, fiche-moi la paix, dit la femme en touchant distraitement le poisson sur le comptoir. Capitaine, pouvez-vous me dire comment empêcher les enfants d'aujourd'hui de faire des petits ? C'est de vivre ici avec ces Français qui les rend comme ça, hein ?

– Madame, l'interrompt Triminiuk, est-ce que ça sera tout ?

– Maman, dit la fillette en tirant les manches de sa mère, elle me fait peur !

– Pousse-toi un peu, gémit la femme en bousculant l'enfant vers Madame Goffman.

Malgré tous ses efforts, celle-ci ne parvint pas à donner à son visage une mimique qui pût rassurer la fillette.

– Tu es bien mignonne, dit-elle doucement.

L'enfant parut trembler.

– Écoutez, vous la voulez ? Elle est à vous, la petite peste. Et puis, je vous laisse tous les autres en prime, dit la femme sans le moindre sourire.

– Deux dollars cinquante, cria presque Triminiuk.

– Qu'est-ce qu'il a à se faire du chichi ? Je paye pas à temps ? Voilà !

Elle laissa tomber un billet d'un dollar.

– Le reste, ça sera le jour de la paye.

– Grand-maman, dit tranquillement le plus petit du groupe, est-ce qu'on pourrait avoir des suçons ?

– J'ai pas d'argent pour des suçons, dit la femme méchamment, ratant la claque qu'elle adressait au petit.

Toujours effrayée, Tammy, la fillette, bondit vers madame Goffman, eut peur davantage puis sauta en arrière en heurtant le pied sensible de sa mère.

– Maudites pestes, cria la femme en giflant Tammy. Sortez tous du magasin !

– Pleure pas ma chérie, dit Madame Goffman en espérant se faire entendre de Tammy.

– Excusez-moi de vous avoir importunée avec ces démons, dit la femme en les chassant vers la porte. Maintenant vous allez avoir la paix.

VI

Triminiuk alla lui chercher son thé.

Cette petite Tammy a raison, pensa Madame Goffman en s'apercevant dans le petit calendrier-miroir de Triminiuk. Une sorcière, toute noire. Quelle faiblesse d'esprit la faisait s'habiller d'une manière aussi nostalgique ? Quel droit avait-elle de déverser son deuil sur le boulevard Saint-Laurent ? À son âge avancé, était-elle en train de devenir une veuve professionnelle, une ex-

centrique égarée ? Demain elle irait dans une de ces boutiques françaises chics de la rue Sherbrooke et elle s'affublerait de rose, de mauve, peut-être même de jaune.

Les sentiments ! Le respect ! Cette vieille radicale inflexible de Madame Goffman s'était fait avoir : par l'Amérique. Sinon comment une révolutionnaire aurait-elle pu devenir une affable siroteuse de thé aux goûts élégants ? Bon Dieu, une maman démodée de la rue Saint-Dominique vous aurait chassé les enfants de la maison à coups de balai, elle leur aurait tellement fait la vie dure qu'ils auraient été obligés de se marier, par légitime défense. Et puis, qu'est-ce qui l'avait empêchée de se remarier après la mort de Simon ? La loyauté. L'amour. Maintenant que le temps des prières était fini et qu'on avait mis la clé dans la synagogue, elle se rendait compte que l'amour était plus petit que la vie. La présence d'un beau-père aurait peut-être forcé ses fils à vivre leur vie à eux. Jimmy était resté célibataire jusqu'à 45 ans, juste un an avant sa mort. Et ce pauvre Sidney, toujours sans femme à 53 ans, il avalait ses pilules et traînait sa morosité d'hôtel en hôtel sur trois continents.

Le gaspillage, pensait Madame Goffman abattue, le gaspillage était la loi de l'Amérique – trop d'argent, trop de talent, et même trop de poisson ! Se trouver en panne avec des choses aussi inutiles que de l'argent et du poisson, c'était là un jugement contre elle et ses fils.

Triminiuk revint vers elle en se traînant les pieds, une tasse de thé dans une main, un verre dans l'autre. Allait-elle dire quelque chose ? J'ai déjà fait trop de dommages avec mon silence, pensa Madame Goffman.

– Écoute-moi bien, *capatanchik*, dit-elle indignée, qu'est-ce que c'est que cette idée de m'apporter du thé dans une tasse et toi, de prendre un verre ?

– Les dames de Westmount boivent dans des tasses de porcelaine, dit le vieux renard sans même cligner des yeux.

– Fais demi-tour, espèce de pirate, et apporte-moi un verre, dit Madame Goffman en abattant sa main sur la table de marbre. Au diable Westmount !

– J’ai un seul verre, dit Triminiuk en revenant.

– Alors il est à moi, dit Madame Goffman triomphante. Passe-le moi.

Pour prouver qu’il était le gagnant, Triminiuk versa son thé dans une soucoupe et le sirota bruyamment, comme un type sans manières.

– Comment va le fils riche, demanda-t-il ?

Elle n’était pas certaine s’il se voulait méchant.

– Sidney va bien, mentit-elle.

Sidney n’allait jamais bien, surtout depuis que la perte de Jimmy l’avait laissé comme une épave en ce monde. Il n’était pas sorti avec une femme depuis un an. Les femmes, ce n’était pas l’affaire de Sidney – il avait la tête rousse et dégarnie, le visage rond et bouffi, les yeux humides toujours en train de cligner et une moue d’enfant pleurnicheur.

Alors que Jimmy !

Élégant, plus grand que sa mère pourtant grande, Jimmy avait le même visage, le même teint, et il se vêtait comme un diplomate britannique. Avec ses manières distinguées à l’européenne, il était convoité par toutes les femmes de Montréal, et pourquoi, pourquoi donc ? Pour des cendres et de la poussière. Le garçon le plus moche de la rue Saint-Dominique avait plus de titres sur la vie que son beau Jimmy à qui tout réussissait. Il conduisait une Bentley, portait un imperméable de cuir blanc, une veste anglaise à boutons cuivrés, une cravate parisienne – ce qu’il portait dictait la mode montréalaise et les filles avec qui il sortait se trouvaient immédiatement consacrées. L’album-souvenir de l’école l’avait surnommé « le garçon à femmes ». À McGill, c’était devenu « l’homme à femmes » et « Don Giovanni ». Des femmes, encore des femmes, des centaines de femmes, des aventures innombrables, et pour aboutir à quoi ?

– Écoutez-moi bien, les bozos, avait-elle lancé des années plus tôt au moment du déménagement dans la résidence de l'ambassadeur à Westmount, il est temps de s'atteler à la vie, hein ? À soixante ans, j'ai *droit* à des petits-enfants. Qui va me pleurer quand je serai morte ? Nos banquiers ?

Les yeux de Madame Goffman devinrent humides, le sang lui monta au visage et son anneau résonna quand, de colère et de désespoir, elle abattit sa main sur la table de marbre. Jimmy, ce pauvre fou de Jimmy s'était marié à quarante-cinq ans, et avec qui ? Avec une fille de dix-neuf ans qui vivait depuis l'âge de seize ans avec un autre homme !

La main de Triminiuk se posa sur son épaule.

– Pourquoi est-ce que tu t'en fais autant ?

Son œil borgne ressemblait à celui d'un poisson mort.

– Gershon, il n'y a rien de pire que de survivre à sa propre génération.

– Si les gens mouraient proprement, dit Triminiuk en levant les lèvres de sa soucoupe inclinée, on serait sous terre, nous deux, depuis longtemps.

Une fille qui parlait français pénétra en coup de vent dans le magasin, jouant des hanches et bombant les seins. Les boucles de ses cheveux, serrées par des épingles, donnèrent la chair de poule à madame Goffman ; elle avait la peau boutonneuse, mal poudrée, trop maquillée. Et elle ouvrait grand la bouche pour mâcher sa gomme. Mais ses bras minces étaient jolis et ses jambes bien découpées. Même toi, traîneuse, pensa Madame Goffman tandis que Triminiuk donnait à la fille un paquet de Sweet Caporal, même une petite salope mâcheuse de gomme comme toi, eh bien à la fin je t'aurais prise pour belle-fille, quand j'ai compris que la partie tournait mal.

– Salut, Cap, dit la fille avec un clin d'œil.

Triminiuk la congédia d'un salut de la main.

– Qu'est-ce qu'on se disait, Doba ?

– J'étais déprimée, lui rappela-t-elle avec un sourire, et tu essayais de me remonter.

– Quelle raison pourrais-tu bien avoir d'être déprimée ? Le fiston est mort en plein succès. Ça devrait arriver à tous mes petits-enfants, un succès comme ça.

Tous ses petits-enfants – il avait beau être un athée confortable, Gershon vivait selon le « croissez et multipliez-vous » de la Bible. Le succès, c'était lui. Huit ou neuf enfants, vingt-cinq ou trente petits-enfants. Pour Jimmy et Sidney, « croissez et multipliez » signifiait des fusions, des expansions, des contrats, des transactions. Des centaines de milliers de dollars, voilà ce que Jimmy avait légué à sa mère, sans compter les actions, les immeubles, les terrains à perte de vue – cendres, poussière, puisque ni ses reins ni ceux de Sidney n'avaient engendré d'enfant.

Elle sentit le sang lui monter au visage. Imbécile, imbécile Amérique : Jimmy et sa folle chevauchée vers le succès tandis que la vie lui glissait sous les pieds. Moquerie, ironie. Sa Shirley avait la maternité dans le sang, elle était superbement bâtie pour porter des enfants. Pas ceux de Jimmy, toutefois. Mais avec l'argent de Jimmy, elle qui était la plus belle veuve de Montréal avait épousé son amour d'enfance. Et c'était pour celui-là qu'elle était devenue mère.

– Je gage que ton thé est froid, entendit-elle Triminiuk lui dire d'une voix bourrue.

– Je vais me laisser inviter, dit Madame Goffman.

Triminiuk l'étudia du regard, approuva vivement de la tête et de son pas de grand militaire il se rendit à l'arrière du magasin.

Il comprenait tout. S'asseoir avec Gershon avait quelque chose de réconfortant, même sans dire un mot. Leurs conversations étaient pour un quart explicites, mais les trois-quarts se déroulaient entre les lignes, comme c'était aussi le cas avec Simon. Mais l'autre espèce de silence, le silence de la résidence de l'ambassadeur qui bourdonnait dans ses oreilles un peu sourdes, Madame Goffman ne pouvait tout simplement pas le supporter. Ce silence l'effrayait davantage qu'un grand fracas. Ce silence était le bruit de la mort.

– Gershon !, appela-t-elle presque malgré elle.

– Voyez-moi comment une petite *madamechike* ne peut patienter pour un verre de thé, gronda le vieil homme, mais elle remarqua qu’il se hâtait vraiment pour revenir.

– Gershon, dit-elle tandis qu’il se rassoyait, si on est chanceux dans la vie on peut *voir*, au moins pour une fraction de seconde. La vie *ou* la mort, il n’y a pas d’autre issue, Gershon. Jimmy l’a appris trop tard. Jusqu’à la fin il n’a pas pu s’arrêter pour vivre, mais il a dû s’arrêter pour mourir.

– Doba, dit Triminiuk abruptement, tu commences à faire passablement religieuse.

– Religieuse, comment ça religieuse ?, s’écria-t-elle. Dans des moments de clarté comme ceux-là, les écailles vous tombent des yeux, on voit et on comprend tout.

Deux fois j’ai compris, pensa-t-elle : la première, lorsque l’amant de Shirley s’est présenté aux funérailles de Jimmy dans les vêtements de Jimmy. L’autre fois, c’était aussi à des funérailles.

– Alors guéris donc un vieil aveugle, dit doucement Triminiuk en pointant le doigt vers son œil inerte et gluant.

– *Touché*³, dit-elle en se cachant le visage derrière son verre de thé.

Triminiuk n’insista pas.

Elle jeta sur lui un coup d’œil en l’imaginant nu. Elle rougit. Il avait un visage marqué par les tempêtes, sillonné de petites veines bleues et rouges, mais son corps devait être d’un blanc laiteux, son dos épais, son thorax aussi proéminent que celui d’un affamé. Madame Goffman était devenue consciente de son propre corps – si long, si décharné, si étranger depuis que sa peau se desséchait et se ridait et que ses seins aux mamelons décolorés s’applatissaient. Ses ongles ne poussaient plus guère, ni ses cheveux. Tout ce qui se ratatinait en Gershon s’était dépensé, tout ce qui se ratatinait en elle s’était gaspillé.

On surestimait la sagesse. La sagesse avait peu à voir avec la vie. Elle-même était sage mais sans pouvoir. Quand elle avait eu du pouvoir, elle avait dû être stupide. La fierté, la réserve, la loyauté à la mémoire de Simon lui avaient semblé si importantes

³ En français dans le texte.

des années plus tôt. À présent, Madame Goffman savait qu'elle aurait dû se remarier même avec un homme laid à mourir et avoir d'autres enfants. Au moment où elle avait rattrapé le destin de Jimmy et de Sidney, il était trop tard, il n'y avait plus rien à faire pour eux, ni pour elle-même. « Vive le plaisir », disait Jimmy, en misant sur la tolérance de sa mère radicale, et il continuait d'amener les beautés dans la maison et dans son lit – pour quoi, à quelles fins ? Toutes ces plantureuses Rachels, et jamais une féconde Léah.

– Gershon, dit soudain Madame Goffman, le blâme est pour les innocents. Je ne blâme pas Shirley. Je ne blâme même pas Doba Goffman.

Shirley s'était présentée aux funérailles vêtue comme une star d'Hollywood – un chapeau noir à large bord, des verres fumés, des gants noirs jusqu'aux coudes, une robe-fourreau très moulante et au décolleté si plongeant que les fossoyeurs avaient répandu leurs pelletées de terre un peu partout en ne cessant de la regarder. Son amant portait le complet italien en soie noire de Jimmy. Ils se chuchotaient des choses à l'oreille. Shirley ne faisait pas semblant de pleurer. Elle n'avait même pas de mouchoir.

Sidney, sorti pour une fois de sa torpeur, avait vu rouge et il voulait se jeter sur eux. Madame Goffman l'en avait empêché. Qu'importaient les bas instincts animaux d'une Shirley par rapport à cette vérité horrible – Jimmy qu'on enterrait sans même un enfant pour le pleurer ! Et c'était elle qui restait, Madame Goffman, une vieille femme qui perdait ses dents !

– Tout cela me donne froid dans le dos, chuchota-t-elle à Triminiuk. On s'est débarrassés de la vie comme d'un torchon. Notre mort est la fin de tout – la lignée de papa, la lignée de Simon –, c'est un crime, Gershon, un crime contre l'humanité.

Triminiuk approuva sèchement de la tête, comme un officier qui commande à un subalterne.

C'était un crime contre l'humanité. On n'écartait pas la vie d'un coup de pied seulement parce qu'on avait la chance de

l'avoir. Dans les foules, dans la rue, Madame Goffman sentait amèrement la différence – ni elle seule, ni seulement Sidney, c'était toute une chaîne de l'espèce humaine qui mourait en eux. Le regard têtue de Simon n'était plus. Ni la voix basse de son père. Et cette façon qu'avait Jimmy de vous accueillir – *salut*, son bras en travers de ses yeux comme si vous étiez un soleil si éclatant qu'il ne pouvait vous absorber. Avec Jimmy, on se sentait comme l'arrivée du matin. Même Sidney avait des qualités dont l'espèce ne pouvait se passer. Le style, la taille, la forme, toute cette splendeur humaine, tout ce possible en train de mourir, mourir, mourir.

Madame Goffman crut qu'elle allait s'évanouir.

– Doba, Doba, résonna à son oreille la voix urgente de Triminiuk, calme-toi un peu, voyons. Regarde le boulevard Saint-Laurent. Les enfants reviennent de l'école.

Il la poussa dans la porte, pour la forcer à regarder le boulevard. Des taches, des mouchetures de rouge, de vert, de bleu, dansaient au loin, et des cris faibles ou grinçants lavèrent d'un coup le silence terrible qui l'habitait. Gershon, il n'y avait pas à dire, connaissait la musique. Elle se pencha – Triminiuk avait la même taille que Simon, haut comme trois pommes – et elle embrassa son front ridé. Il la repoussa et, tout en se tenant à l'attention, rigide, il lui fit signe de partir.

– Merci bien de m'avoir débarrassée du poisson, dit-elle.

– Ne recommence pas, fit-il rudement.

VII

Madame Goffman fut forcée de conclure qu'elle devait changer sa vie, et cela sans tarder. Elle ordonna à son chauffeur de la conduire chez Fifi et Shmifi – une boutique française élégante pour les femmes coquettes. Ce serait une double victoire – avec une tenue à la mode elle cesserait de faire peur aux petits, et elle allégerait son sac d'une bonne partie de l'argent qu'il contenait.

Tous les parfums de Paris n'auraient pu étouffer l'odeur de poisson qui se répandit quand Madame Goffman entra dans le magasin. Seul son chauffeur en livrée et la voiture funéraire qui l'attendait à la porte empêchèrent qu'on la jette à la porte. Elle allait leur donner à sentir quelque chose de vrai, à ces vendeuses qui ne reniflaient d'habitude que par snobisme !

– Le manteau !, dit-elle d'une voix aussi militaire que celle de Triminiuk.

Une vendeuse enfouit son nez dans un mouchoir de dentelle et elle s'approcha obliquement de Madame Goffman. Le manteau était de style Marlene Dietrich, couleur magenta. Madame Goffman l'acheta aussitôt. La jeune fille manqua de s'évanouir.

– Un chapeau Gloria Swanson – eh ! ma poupée, lâche le manteau, et ne t'agrippe pas à ton chiffon, dit madame Goffman en écartant la jeune fille que l'odeur du poisson avait rendue verte et congestionnée.

– Donne-moi aussi un sac à main.

D'un geste elle répandit tout son argent sur le comptoir. Bien que malades un instant auparavant, les yeux de la vendeuse s'écarquillèrent avec ce respect que l'argent ne manque jamais d'obtenir.

– J'ai l'air d'un gros popsicle, hein Josef ? dit Madame Goffman à son chauffeur.

Si les enfants n'étaient pas morts de peur au spectacle qu'elle offrait, ils risquaient à présent de mourir de rire.

– Allez, prends, fit impatiemment Madame Goffman à la vendeuse en indiquant les billets empilés sur le comptoir. Tu mettras le reste dans mon nouveau sac, poupée.

Sans amertume, Madame Goffman se dit qu'il était bien facile en Amérique d'acheter tout ce dont vous n'aviez pas besoin.

Elle quitta le magasin entre les employés en courbettes à droite et à gauche comme devant la reine Marie. Elle les salua d'une main royale tandis que son nez enregistrait triomphalement, aussi troublante, insinuante et impalpable qu'un Chanel numéro Cinq, l'odeur du poisson de la rue Rachel.

VIII

Josef lui baissa son accoudoir et ajusta une petite lampe de lecture pour qu'elle puisse lire son journal – gracieuseté de Sidney. Les manchettes sautèrent devant ses yeux, avec les visages habituels – ce solide menteur de Khrouchtchev, le visage sinistre de Dulles figé dans un « non » perpétuel, Eisenhower et son air perplexe qui signifiait que, sans l'intervention immédiate de son attaché de presse, il allait s'enfuir. Qu'est-ce que Jimmy avait dit ? Que tous les membres du cabinet d'Eisenhower étaient millionnaires, sauf Martin Durkin et Dieu le Père. Les titres parlaient d'explosions insensées, de tests en Sibérie et dans le Nevada⁴. Tromperie sincère à Ottawa et à Washington, sincérité trompeuse à Moscou. Idiots ! Exploiteurs ! Jimmy au moins avait fini par comprendre : mais ces petites gens n'en sauraient jamais rien !

– Josef, prends le chemin le plus long, dit-elle doucement.

Ces Français plaçaient leurs cimetières au beau milieu de la ville – des croix grises adossées au ciel, des saints de pierre froide, de sombres couronnes de fleurs artificielles. Il n'y avait rien de plus assourdissant que le silence près des cimetières.

Au fait, pourquoi diable retournait-elle là-haut ? La rue Rachel était comme une fête merveilleuse qu'elle ne pouvait se résoudre à quitter. Devant elle s'étendait le néant de six autres journées.

– Josef, ralentis autant que tu peux, exigea-t-elle.

⁴ Ce passage fait référence à des événements et des personnages politiques des années cinquante : Nikita Khrouchtchev, qui succéda à Staline comme secrétaire général du parti communiste russe en 1953 et dirigea l'URSS jusqu'en 1964 ; Dwight Eisenhower, président républicain des États-Unis de 1952 à 1960 ; John Foster Dulles, qui fut son fidèle secrétaire aux Affaires étrangères et un protagoniste acharné de la guerre froide ; et enfin Martin P. Durkin, un démocrate et chef syndical qui fut secrétaire au Travail dans le même gouvernement mais ne resta que neuf mois en poste avant de démissionner. C'est aussi durant cette période que la Russie soviétique et les États-Unis entreprirent des séries d'expériences nucléaires en Sibérie et dans le désert du Nevada (note du traducteur).

Chaque étape du succès de ses fils se moquait d'elle le long de tels retours à la maison. Les édifices Goffman. Les entreprises Goffman. Les banques où dormait leur fortune. Les maisons qu'ils avaient habitées au cours de leur ascension vers le sommet de Westmount et la résidence de l'ambassadeur. Je me suis traîné les pieds, se souvint avec tristesse Madame Goffman, mais je n'ai rien empêché. Une jeune radicale est devenue une vieille lavette ! Le bon goût lui laissait un mauvais goût dans la bouche.

Dans son petit miroir de poche elle prit une expression à la John Foster Dulles et à force de rire d'elle-même elle se remit de meilleure humeur.

IX

La limousine passa devant l'Hôtel Mont-Royal⁵. Les taxis faisaient la queue, les gens couraient et quelques écoliers déboulèrent d'une voiture et sautillèrent en riant vers la rue Sainte-Catherine. Madame Goffman désirait mettre à l'épreuve son nouvel accoutrement sur un enfant pour voir sa réaction. Elle regrettait encore d'avoir effrayé cette petite Tammy.

Secoue-toi ma fille, se dit-elle, mais l'hôtel Mont-Royal avait déjà fait ses dégâts : c'est à un party du Nouvel An au Mont-Royal que Jimmy avait connu Shirley – avant toute chose, il adorait raconter cela.

Le Mont-Royal, le territoire de Jimmy, le décor parfait pour son style ! C'était Sally Rossen qui l'accompagnait ce soir-là – une Torontoise aux airs de débutante, magnifique, folle de Jimmy, chaude et brûlante. Ils dansèrent toutes les danses, burent du champagne, se promenèrent bras dessus bras dessous dans la salle de bal, passèrent d'un groupe à l'autre dans les chambres. Jimmy se trouvait dans une forme terrible, il était gai,

⁵ L'Hôtel Mont-Royal fut l'un des grands hôtels de Montréal, situé rue Peel entre les rues Sainte-Catherine et de Maisonneuve. Il a fermé ses portes dans les années 1980 et a été converti en galerie de boutiques, le Cours Mont-Royal (note du traducteur).

galant, pétillant d'esprit et de vie. Puis, il aperçut Shirley. Ce fut la fin de Sally.

Ses yeux s'illuminaient lorsqu'il parlait de Shirley – ses cheveux comme une chute d'eau dans l'obscurité, disait-il ; ses yeux noirs et leur épaisse frange de cils effleuraient Jimmy ; elle était vêtue de blanc, les épaules nues, fière de ses jeunes seins épanouis, le corps alléchant, la démarche toute en lenteur. Le chic Jimmy en perdit ses bonnes manières. Aussi balourd qu'un bœuf, il bouscula les gens à travers la salle en abandonnant Sally à elle-même. Le bras de Jimmy se leva dans un geste que tout Montréal connaissait – la beauté de Shirley était aveuglante, il ne pouvait pas regarder.

Shirley n'en fit pas le moindre cas.

L'idiot ! Il aurait dû laisser tomber ! L'amant de Shirley fit une remarque désagréable – que Jimmy entendit – sur le fait qu'« il était assez vieux pour être son père ». Shirley eut un rire nerveux et s'appuya contre son homme, Maxie, tout en laissant Jimmy planté là, lui qui venait de quitter Sally ! Don Giovanni, hein ? pensa Madame Goffman tout agitée. L'amant de luxe ? Incapable de renoncer.

– C'est ma danse, beauté, dit-il, en la pourchassant presque à travers la foule. Il avait une prétention un peu démodée, il en remettait dans le charme.

– Ma table est déjà mise, fit Shirley froidement.

C'en était fait de lui.

Ce fut comme si une fissure venait d'apparaître dans un grand monument. Il ne s'écroula pas sur-le-champ, parmi cette société westmountaise qui lui était familière et qui pouvait consentir aimablement à ses incartades. Cela commença plus tard, à la maison, quand sa mère le surprit devant un miroir.

– Depuis quand arraches-tu tes cheveux gris ? demanda-t-elle.
Jimmy resta sans réponse.

– Les cheveux gris te donnent un air distingué.

– Distingué et vieux, dit Jimmy en fronçant les sourcils.

Les petites lignes rieuses sur son visage, les lignes de caractère qui rendaient Jimmy si beau, il ne pouvait plus les supporter. Il aurait voulu tout effacer, avoir l'air aussi jeune que ce Maxie au visage boutonneux qui avait eu la seule femme capable de tout refuser à Jimmy. Sa mère n'avait-elle pas vu sa réaction ? Il s'était mis à sortir avec des filles de plus en plus jeunes – l'une d'entre elles avait dix-sept ans et n'avait même pas terminé son *high school* ! Un photographe lui avait dit que son côté gauche paraissait mieux que son côté droit, alors l'imbécile s'assoit en cachant son côté droit, comme si celui-ci était brûlé. Il envoyait à Shirley des fleurs, des broches, des colliers, il lui téléphonait, lui adressait des télégrammes – quelle situation pour ces deux enfants ! Jimmy dépensait sa fortune pour Shirley, mais c'était Maxie qui passait la nuit avec elle !

Madame Goffman se sourit à elle-même : en un sens – si Jimmy n'avait pas connu une fin si horrible – il y avait une justice là-dedans. L'avocat et le financier le plus brillant de Montréal dépouillé jusqu'à ses sous-vêtements par deux petits morveux ! Shirley couchait depuis quatre ou cinq ans avec Maxie, mais Jimmy avait dû attendre sa huitième sortie avec elle pour qu'elle consente à un baiser sur la joue. Don Giovanni ?

Un soir très tard, Madame Goffman avait entendu une conversation qui lui avait donné envie de crier alléluia.

– Jimmy, toi, marié ? avait dit Sidney, aussi secoué que si Jimmy s'était fait pousser des rouflaquettes et avait viré Hassidim.

– Je ne peux pas l'avoir autrement.

Comment ignorer qu'il allait se faire lessiver ? Mais quel souci avait-elle de l'argent à cette époque ? La vie – un enfant – là était l'enjeu, pas dans la fortune infecte de Jimmy. Marie-toi avec une prostituée si tu veux, voilà à quel point en était Madame Goffman, mais marie-toi. D'ailleurs, quand Marie, l'une de leurs bonnes, était tombée enceinte, Madame Goffman n'avait-elle pas espéré que ce fût l'œuvre d'un de ses fils ? Au diable les bonnes manières de Westmount ! Elle savait. Elle voyait clair à présent. Qui donc avait fait ça, sinon ce Josef, le chauffeur !

– Conduis moins vite, dit-elle impétueusement, en songeant au nombre de petits morveux que ce gros épais de chauffeur avait déjà dû engendrer.

Josef la regarda, étonné.

– S'il te plaît, j'insiste, ajouta-t-elle.

Un enfant – elle était complètement folle quand il s'agissait de cela. Après le mariage, elle avait harcelé, incité, menacé, pleurniché. « Allez les enfants, rentrez tôt ». « Shirley ma chérie, tu n'es pas un peu en retard, ce mois-ci ? » Vulgaire, impolie, grossière – la lignée de son père, celle de Simon, c'était tout ce qui importait ! Sidney était un cas désespéré, et elle-même ne pouvait plus avoir d'enfants. Tout reposait sur Jimmy. Et le fait est qu'il désirait un enfant, lui aussi – c'était à briser le cœur ! Jimmy savait, voyait, comprenait tout.

Madame Goffman se sentit suffoquer dans la voiture fermée. Ses oreilles bourdonnaient, son cœur accélérail, elle frissonnait de froid. Faible, chancelante, elle baissa la vitre.

Si seulement ce mariage *avait* produit un enfant. La souffrance était le lot d'un homme dans la vie. Tout le monde souffrait, mais pas d'une manière aussi insensée que Jimmy. Sa souffrance ne faisait rien, ne produisait rien, était pire que la mort. Chaque bruit le faisait sursauter. Le café le rendait nerveux. Il en vint à gober les pilules de Sidney. Comment une fille si sulfureuse pouvait-elle se révéler si froide ? Il était répugnant, vieux, il était une loque, un fou – ses nerfs le lâchèrent.

Tous les clichés bourgeois dont elle s'était moqué quand elle était radicale revenaient frapper à la porte – *on n'a qu'une vie à vivre*, quoi de plus horrible que de constater cela ? *Tu ne rajeunis pas*, quelle ironie à l'égard de Jimmy ! Quel bien Madame Goffman pouvait-elle faire à son fils ? Mettre fin à sa campagne en faveur d'un enfant ? Détruire ce qu'il éprouvait pour Shirley en lui disant précisément ce qu'il savait trop bien – qu'il n'était qu'une proie facile, une cible, un compte de banque, mais qu'il se sentait de plus en plus vieux et impuissant ?

Madame Goffman toussa, s'étouffa et elle rapprocha péniblement son visage de la fenêtre ouverte.

- Madame, qu'est-ce qu'il y a ? dit Josef en ralentissant.
- Ça va aller, mentit-elle, ne t'arrête pas.

C'était comme si la vie et le temps ne pouvaient plus contenir leur vengeance. Shirley donnait des tuyaux à Maxie, de l'argent, et elle lui faisait utiliser les comptes de crédit de Jimmy. C'était flagrant, cela crevait les yeux et Jimmy était devenu la risée du tout Montréal. Et Madame Doba Goffman guettait, attendait, espérait, espérait, espérait.

Shirley ne porta jamais l'enfant de Jimmy.

X

La limousine donna une secousse, tourna, fit une halte puis entreprit l'ascension de la colline. Madame Goffman étira le cou pour jeter un dernier regard à tout ce qui n'était pas Westmount. Son nez se comportait comme des jumelles d'opéra après l'opéra, se repliant jusqu'à la prochaine sortie. Maintenant les rues étaient vides, les fenêtres lourdement drapées de sorte qu'aucun mouvement n'était visible. À l'approche de la résidence de l'ambassadeur, il n'y avait plus de trottoirs et des limousines noires surgissaient d'allées dissimulées. Comme cette autre, pensa Madame Goffman, à vous rendre malade.

Quelle mort terrible ! Son Jimmy si sûr de lui ne cessait à présent de s'inquiéter des crevaisons, il arrêta la voiture une douzaine de fois pour que Josef vérifie, ou il le faisait lui-même. Il n'y avait rien d'anormal, sauf les nerfs détraqués de Jimmy – il était déjà à demi détruit lorsqu'il sortit dans le brouillard de Summit Circle. Une limousine l'écrasa contre son pare-choc arrière et l'acheva. Là-haut, dans la résidence de l'ambassadeur, Madame Goffman entendit l'impact et les hurlements de Jimmy – horrible, horrible !

Madame Goffman se tortilla, rabat son nouveau chapeau sur ses oreilles, un flot de larmes dans les yeux. Comme un petit garçon, Jimmy criait vers elle, il hurlait, hurlait, et elle avait couru

dans le brouillard sombre et froid, les pieds nus, en robe de nuit, sans rien voir, sans rien entendre que le silence. Ce silence. Celui de la Mort.

Elle aussi avait hurlé – et elle s'était mise à frapper Josef, le traitant de porc, de traître, d'idiot, d'escroc, de saboteur – pourquoi n'était-ce pas lui plutôt que Jimmy qui était sorti de la voiture ? Mais à présent que le temps des blâmes était révolu, Madame Goffman concédait la vérité : quel que fût son amour pour Jimmy, quelle qu'ait été sa réussite, Josef avait plus de titres que lui sur la vie.

Elle arracha ses yeux terrifiés du plancher de la limousine et elle jeta un regard aux maisons de Summit Circle.

Là ! Juste à cet endroit ! Elle ferma à nouveau les yeux et attendit.

XI

Espèce d'hypocrite, se gronda-t-elle. Une vraie radicale ne pleurerait jamais. Quelle manière de gâcher ce nouvel ensemble magenta – les yeux qui coulent à flots et le museau luisant ! On aurait dit qu'elle avait passé l'après-midi dans une séance de pleurnichage yiddish.

Au moment où Josef tournait dans l'allée, elle mit un peu de poudre sur son nez larmoyant, elle s'assécha les yeux et força son vieux visage à sourire. On pouvait bien désespérer quand il y avait encore de l'espoir, mais à quoi bon quand il n'y en avait plus ? Elle se fit à elle-même un clin d'œil.

Le visage soucieux de Sidney se pointa entre les lourds rideaux, sa montre-bracelet rapprochée de ses mauvais yeux. Pourquoi déprimer Sidney ? Elle allait plutôt le divertir, lui raconter son allure ridicule avec ce poisson dans les bras et la puanteur qu'elle avait répandue dans cette boutique de vêtements très chic.

Elle cacha ses yeux, elle soupira et elle sourit plus largement en apercevant l'île des Sœurs derrière l'épaule de Josef. L'île était à vendre. Les religieuses demandaient un million.

En toute justice, pensa Madame Goffman en regardant vers sa porte, elles ne devraient pas vendre. Des Sœurs devraient demeurer sur une île.